



Elle se jeta sur son lit et fondit en larmes. — Page 103, col. 1.

— Milord, dit Diana très-étonnée de cette accusation, vous avez dû être mal informé, ou vous voulez m'effrayer.

— Ni l'un ni l'autre, répliqua le comte, Vous serez persuadée que je ne suis pas le moins du monde disposé à plaisanter, quand vous saurez que le bruit de vos largesses à l'égard de sir Rupert Harborough est venu jusqu'à moi.

— Milord, je n'essayerai pas de nier que, sans me nommer, j'ai envoyé une certaine somme à sir Rupert Harborough, pour le tirer d'un terrible embarras.

— Il serait peu convenable à moi de vous rappeler d'où provenait cet argent que vous avez jeté ainsi à un misérable dissipateur, dit le comte; mais vous devez bien penser qu'il ne peut m'être agréable de voir le monde s'égayer ainsi à mes dépens.

— Votre Seigneurie sait que je suis la dernière personne qui voudrait faire quoi que ce soit qui dût lui déplaire. Peut-être ai-je eu tort?...

— Vous avez trop de bon sens pour penser autrement. Mais ne discutons pas; la chose est faite, on ne peut y revenir et il faut nous séparer, Diana, dit le gentilhomme.

— Ma faute est-elle irréparable? demanda l'Enchanteresse, dont les yeux se remplissaient de larmes contenues.

— Aucun homme qui se respecte ne peut supporter le ridicule, et j'y suis particulièrement sensible.

— Mais, où avez-vous appris...? demanda Diana.

— Je vous donnerai toutes les explications que vous voudrez, répondit le comte. Le capitaine Fitz-Harding, des grenadiers de la garde, est une de mes connaissances; il va souvent dans la maison de sir Rupert Harborough, et hier soir lady Cecilia Harborough lui a raconté comme une charmante plaisanterie qu'elle était parvenue à dérober mille livres à son mari.

Après avoir beaucoup ri de cette histoire, lady Cecilia lui a avoué qu'elle avait découvert d'où provenait ce magnifique présent, et elle a continué, en termes plus plaisants que polis, à tourner en ridicule le comte de Warrington, qui est assez niais et assez fou pour fournir à madame Arlington assez d'argent pour lui permettre d'en économiser pour ses anciens amis.

— Une imprudence de ma part a donc commis tout ce mal? soupira l'Enchanteresse.

— Vous avez agi très-inconsidérément, Diana. Je n'irai pas jusqu'à dire qu'il faut que vous ayez des motifs bien particuliers pour envoyer cet argent à celui qui...

— Dieu connaît la pureté de mes sentiments! s'écria Diana en essuyant des larmes et en levant les yeux sur le gentilhomme.

— Le monde aura bien de la peine à admettre, dans cette circonstance, la pureté de vos intentions. Considérez les conséquences que l'on doit en tirer?

— Et vous-même, milord, croyez-vous que quelque autre motif m'ait portée à rendre service à sir Rupert Harborough? demanda l'Enchanteresse.

— A en juger par votre conduite apparente envers moi, je répondrai négativement à votre question, mais dès qu'il y a quelques soupçons pénibles entre nous, nous ne serions plus heureux, notre intimité aurait perdu tout son charme: nous devons donc nous séparer, mais nous séparer comme de bons amis.

— Qu'il en soit ainsi, milord, dit Diana en rougissant et en essayant de maîtriser et de cacher les émotions qui s'élevaient dans son sein.

— Le bail de cette maison et tout ce qu'elle contient sont à vous, continua le comte après un moment de silence, dans ce portefeuille vous trouverez...

— Non, milord, interrompit Diana, vous avez déjà trop fait pour moi... plus que vous ne pa-

raissez croire que je ne méritais. Je ne puis plus rien accepter de Votre Seigneurie.

Le comte de Warrington fut frappé de cette réponse, qui prouvait que sa maîtresse n'était ni égoïste, ni intéressée; un instant il fut sur le point de commencer quelques mots de réconciliation.

Mais la crainte du ridicule étouffa les bons sentiments qui s'éveillaient en lui.

— Vous refusez d'accepter cette preuve de mon amitié, Diana? dit-il.

— Je dois refuser, milord, mais je garderai cependant la plus vive reconnaissance de votre générosité.

Le comte hésitait encore; il regardait cette charmante femme, qui avait été une si douce et si aimable compagne, qui l'avait même conseillé comme une amie fidèle, dans diverses occasions où il l'avait consultée; il la regarda encore pendant quelques instants et ses fermes résolutions étaient sur le point de s'évanouir.

— Diana, dit-il, nous...

A ce moment, on entendit des voix dans la rue, et le comte tourna machinalement la tête vers la fenêtre, il vit le capitaine Fitz Harding et un autre officier qui passaient à cheval.

Ils riaient à gorge déployée en regardant la maison.

Le comte pensa aussitôt qu'ils plaisantaient au sujet de l'anecdote en question.

L'Enchanteresse, avec cette vivacité de perception qui caractérise les femmes, avait remarqué tout ce qui s'était passé dans l'esprit du comte, elle l'avait vu hésiter deux fois déjà, et elle était convaincue qu'il allait tenter une réconciliation.

Mais lorsqu'elle entendit ces éclats de rire, lorsqu'elle vit le sang monter au visage de son amant, elle comprit que tout était fini.

Le comte se leva et dit:

— Donnez-moi votre main, Diana; nous allons nous séparer en bons amis, comme je le disais,